

Éros pédagogique et distance

YVON RIVARD, *Aimer, enseigner*, Montréal, Boréal, Collection Liberté grande, 2012, 203 pages

Françoise Bouffière

Volume 7, numéro 3, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69513ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouffière, F. (2013). Compte rendu de [Éros pédagogique et distance / YVON RIVARD, *Aimer, enseigner*, Montréal, Boréal, Collection Liberté grande, 2012, 203 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(3), 26–26.

ÉROS PÉDAGOGIQUE ET DISTANCE

Françoise Bouffière

YVON RIVARD

AIMER, ENSEIGNER

Montréal, Boréal, Collection Liberté grande, 2012, 203 pages

Yvon Rivard, auteur de la trilogie *Les silences du Corbeau*, *Le milieu du jour*, *Le siècle de Jeanne*, est un de nos grands professeurs-essayistes dans la lignée des Gilles Marcotte, Jacques Brault, Pierre Nepveu, René Lapiere et autres enseignants en littérature. Après avoir enseigné pendant trente-cinq ans à l'Université McGill, le professeur retraité nous offre un essai lumineux dont le titre, dans sa sobriété, n'utilise que deux verbes séparés par une virgule. Cette simple virgule est d'une importance capitale puisqu'elle préfigure l'insistance de l'auteur sur la distance que doit maintenir l'enseignant entre lui et l'enseigné et plus précisément «entre l'amour et le sexe». Sans cette distance, nous dit l'auteur, il ne peut y avoir d'apprentissages, il n'y peut y avoir de construction de soi. Essai sur la relation pédagogique donc et mise en accusation de l'exploitation sexuelle à laquelle se livre l'enseignant qui commet la faute de «détourne [r] vers lui-même et à son profit le désir de l'infini qu'il a éveillé ou nourri chez l'élève.» (p. 19)

Inutile de dire qu'Yvon Rivard porte très haut la conception qu'il se fait du rôle l'enseignant. Cet essai pourfend ceux qui dénaturent la profession tout comme il pourfend le vide des programmes universitaires. Le véritable maître, nous dit-il, «n'enseigne ultimement qu'une chose, ne répond qu'à un seul désir dont procèdent tous les autres, désir de l'âme, désir d'être éternel, c'est-à-dire de vivre éternellement d'heure en heure.» (p. 24). Son rôle est d'amener l'élève à ce qui le dépasse, à ce qui le sort de lui-même en l'exposant au choc de la beauté, au choc de ce qui est trop, au choc de ce qui nous tire vers l'infini. Il y a donc deux fautes qu'un professeur peut commettre en s'enfermant dans un savoir qui le protégerait autant que l'élève du choc de la beauté :

- celui de «ne pas éveiller chez l'élève le désir de lumière».
- celui de «détourner vers soi le désir suscité».

Il y a deux ennemis à combattre : «les prédateurs sexuels et les fossoyeurs intellectuels» (p. 171).

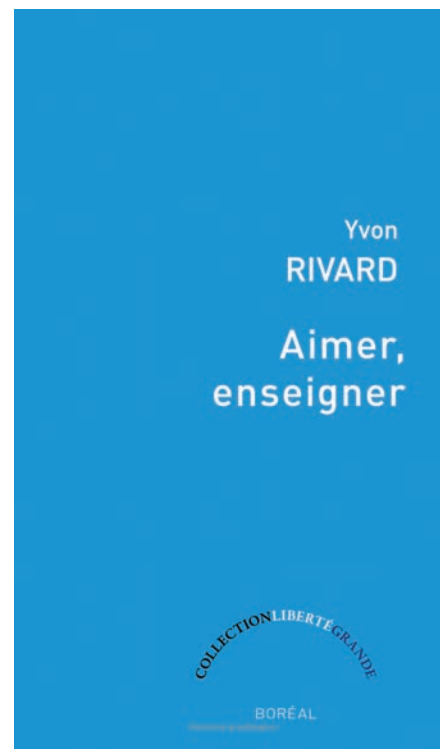
Rivard part des textes de Virginia Woolf (*Instants de vie* et *Le Sussex au crépuscule*) pour introduire la dialectique du fini et de l'infini qui met l'élève en mouvement en lui permettant de se créer, «d'être soi-même

une œuvre». Dans ces deux textes en effet, Woolf explicite cette «capacité à recevoir des chocs» qui la fait écrivaine par besoin de les expliquer et de les partager en traduisant la beauté par des mots. Si le bon professeur, nous dit Rivard, se doit de «jeter l'élève dans l'infinie beauté du crépuscule de Sussex, s'il doit «obliger à exprimer cet infini pour ne pas être détruit par lui» (p. 91), il a également le devoir de le contenir en lui imposant des règles, en le soumettant «aux limites de la forme». Le maître doit apprendre à l'élève à ne pas confondre l'absence de limites avec l'infini lui-même.

Le Rémi du Déclin de l'empire américain et des Invasions barbares dit Rivard, «n'a été ni un maître, ni un disciple, ni un père, ni un mari, car toutes ces tâches (enseigner, apprendre, aimer) ne peuvent s'accomplir sans ce saut héroïque dans le non-moi par lequel on devient un adulte, quelqu'un qui, regardant la mort en face, se met au service d'autrui»

L'auteur plaide donc pour une restauration de l'autorité du maître, car cette autorité c'est ce «qui le rend digne de confiance, ce qui donne à sa parole sa force, sa crédibilité, c'est, bien sûr, le poids de l'exemple.» (p. 91). Il consacre plusieurs chapitres aux effets pervers du «piratage sexuel» auquel se livrent les enseignants qui couchent avec leurs élèves et il y décortique (en restant prudemment dans la littérature et dans le cinéma) le personnage du roman de Phillip Roth : David Kepesh dans *La bête qui meurt* et celui de David Lurie dans *Disgrâce* de J. M. Coetzee. Ces deux David, nous dit-il, banalisent la faute, «ils profitent de la culture du plaisir qu'ils rattachent à une libération sexuelle nécessaire (Roth) ou aux droits du désir qui ferait de nous des Dieux (Coetzee)» (p. 69). Le Rémi du *Déclin de l'empire américain et des Invasions barbares* ne fait pas mieux. Rémi, dit Rivard, «n'a été ni un maître, ni un disciple, ni un père, ni un mari, car toutes ces tâches (enseigner, apprendre, aimer) ne peuvent s'accomplir sans ce saut héroïque dans le non-moi par lequel on devient un adulte, quelqu'un qui, regardant la mort en face, se met au service d'autrui» (p. 28).

La conscience morale, on le voit, est au cœur de cet essai. *Aimer, enseigner* déploie



une réflexion philosophique sur ce que c'est qu'être adulte, sur ce qu'est la responsabilité, le bien et le mal. Si cela peut paraître manichéen, il est cependant difficile de réprocher une morale que l'auteur résume en deux mots : amour et connaissance.

Yvon Rivard n'est pas facile à lire. Sa prose donne le vertige. Elle a l'art de nous déposer sur «le seuil entre ce monde et un autre possible», là où le maître doit conduire le disciple. L'écriture en spirale creuse de plus en plus profondément vers le haut. Loin de nous écraser, elle nous élève d'autant plus que Rivard, comme toujours, écrit en compagnie des écrivains dont il est imprégné : Woolf, Broch, Rilke, Handke, Steiner. Quand il aborde la notion de faute, c'est à Vadeboncoeur qu'il a recouru comme à Simone Weil, Hannah Arendt, Sylvie Germain et de nouveau à Peter Handke dont le roman *Lent retour* est, dit-il, «l'une des rares œuvres contemporaines qui replacent la faute au centre de la conscience» (p. 47). Quand l'essayiste pose la question de l'éros pédagogique, il s'appuie alors sur Gabrielle Roy et livre au lecteur une analyse *De la truite dans l'eau glacée* (*Ces enfants de ma vie*), une œuvre, nous dit-il «dans laquelle le désir d'apprendre et le désir d'enseigner sont indissociables du désir d'aimer» (p. 121). À la base du désir d'enseigner, il y a ce désir de faire avancer l'autre «coûte que coûte» comme le dit la jeune institutrice de *La Petite Poule d'Eau*. Si l'acte pédagogique ne se fait pas en dehors de la séduction maître élève, ni sans passion ; l'acte sexuel, nous fait-il remarquer, n'est certes pas la seule façon de répondre à l'Éros.

Visiblement, Yvon Rivard n'a pas vraiment pris sa retraite, il est toujours professeur et nous sommes ses élèves, des élèves qu'ils continuent à exposer au choc de la beauté afin d'élargir notre regard. ❖